

MARCEL LEFEBVRE

# La Rebelle et le Yankee

3

LE CHANT DU VIOLON ÉCARLATE



Libre  Expression

MARCEL LEFEBVRE

# La Rebelle et le Yankee

3

1812

LE CHANT DU VIOLON ÉCARLATE

Roman

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

## CHAPITRE 1

*7 novembre 1811. Indiana.*

Kaya vit atterrir la torche enflammée au fond de la hutte et se retint de crier. Les soldats américains commandés par Harrison s'affairaient à raser le village des Shawnees et tournaient, menaçants, autour de son gîte. Les sabots de la cavalerie grondaient depuis plusieurs minutes, affolants, étourdissants, tout autour d'elle. Elle voyait des soldats dérober les réserves de nourriture pendant que d'autres, par pure provocation, exhumaient les cadavres des guerriers morts la veille. Ils avaient la rage au cœur et ils étaient venus pour se venger.

Elle se reprochait de n'avoir pas fui en même temps que ses compagnons. Elle avait voulu emporter quelques affaires et elle se retrouvait à présent prise dans un brasier. Le feu crépitait et réduisait en cendres les wigwams. Recouverts d'écorces d'arbre, ils s'enflammaient comme fétu de paille, transformant le petit village de la tribu en fournaise. Les cris de guerre étaient à glacer le sang. Les soldats yankees faisaient payer très cher la défaite que les Shawnees leur avaient infligée dans une attaque surprise. Ils brûlaient soigneusement chacune des deux cents maisons du village du Prophète, renversant et démolissant tout sur leur passage. Aucun chaudron, aucun séchoir, aucune peau d'animal tendue ne fut épargné. Tout était renversé, détruit, rendu inutilisable. Kaya assistait, impuissante, à l'expression pure de la colère des Américains.

Quelques jours auparavant, Harrison et ses troupiers avaient établi leur cantonnement un peu à l'extérieur de la bourgade,

persuadés que les Shawnees n'attaqueraient pas en l'absence de leur chef Tecumseh. Mais le frère de ce dernier, qu'on surnommait le Prophète, avait eu une vision de victoire et avait lancé tous les guerriers de sa tribu sur le campement américain au petit matin, prenant l'armée yankee au dépourvu et occasionnant de grandes pertes autant dans les rangs de l'ennemi que parmi ses propres hommes.

Par les interstices de son wigwam, la jeune Indienne voyait les soldats assouvir leur rage, devinant leur frustration de découvrir le village vidé de ses habitants. Il n'était plus question qu'elle se montre ; restée seule sur les lieux, elle aurait payé pour tous ceux qui avaient pris la fuite. Tétanisée par la peur, elle se recroquevilla au fond de son abri, anticipant une mort horrible.

Elle regarda les flammes lécher la paroi puis grimper rapidement jusqu'au faite de son refuge. Les battements de son cœur martelaient ses tympans comme un tam-tam. La fumée envahissait son gîte et menaçait de l'étouffer. Elle était prise au piège ; tant que les soldats ennemis ne quitteraient pas le village, elle ne pourrait sortir. La chaleur devint insupportable. Jugeant qu'elle n'en avait plus pour bien longtemps, elle enfouit son visage dans ses vêtements en toussant, puis ferma les yeux, prête à mourir.

Il lui sembla alors que le bruit de la cavalerie s'éloignait et elle eut un soudain regain d'espoir. Peut-être, finalement, allait-elle pouvoir s'en tirer. Alors qu'elle rampait vers la sortie, un cavalier retardataire frôla son wigwam au grand galop, la forçant à reculer. Elle toucha la paroi en feu et ses vêtements s'enflammèrent. Une brûlure insoutenable parcourut son dos et elle ne put se retenir de crier.

Dehors, Marc-Antoine l'entendit et arrêta brusquement sa monture. C'était le dernier soldat sur place, il devait rattraper son contingent qui rentrait, sa besogne accomplie. Mais la curiosité l'emporta, il s'approcha prudemment de la hutte en flammes d'où était sorti le cri aigu. Ce fut à cet instant que Kaya, n'en pouvant plus, se précipita dehors, mue par un pur réflexe de survie.

Marc-Antoine vit apparaître une toute jeune femme qui s'agitait devant lui, désespérée. Vêtue de peaux de bête, le dos en feu, elle hurlait sa souffrance. Elle se roula dans la poussière. Sans réfléchir, Marc-Antoine sauta de sa cavale et fonça vers elle, étouffant les flammes avec la couverture de bivouac qu'il gardait toujours derrière sa selle, comme tous les soldats, parvenant enfin à les éteindre. Le regard de Kaya se remplit de frayeur à sa vue. Elle hurla autant de peur que de douleur, persuadée que le Yankee voulait la tuer. Mais elle comprit à ses gestes qu'il tentait de lui sauver la vie et cessa de crier. Une expression de reconnaissance traversa ses pupilles vertes, d'une beauté inouïe, juste avant qu'elle ne s'évanouisse.

Son visage fermé était d'une étrange perfection et le jeune soldat en fut remué. Penché sur elle, il colla l'oreille sur sa poitrine, passa de longues secondes à s'assurer qu'elle était toujours vivante. Il ne comprenait pas pourquoi il avait obéi à l'impulsion de se porter à son secours. Partout autour de lui, le brasier crépitait. Le dos de la jeune Indienne était couvert de cloques. Ses vêtements en lambeaux révélaient des seins fermes et une peau nacrée. Depuis plusieurs mois déjà, il n'avait pas touché de femme. Il fut un instant saisi par la sensualité qui se dégageait de ce corps aux formes naissantes.

Il se mit à réfléchir à toute vitesse, jetant des regards autour de lui. Que pouvait-il faire de cette femme ? C'était une ennemie. La ramener au camp comme prisonnière ? Il s'y refusa. Son sort, parmi des milliers de soldats, serait loin d'être enviable. Il le savait. La laisser là au risque qu'elle meure privée de soins ? Ce n'était guère mieux. Il ne savait plus quoi faire.

Cette femme inerte à ses pieds le mettait face à ses propres contradictions. Après tout, c'était peut-être à cause de ses questionnements qu'il s'était porté à son secours. Il n'aimait pas cette guerre livrée aux Indiens. Il s'était enrôlé dans l'armée de William Henry Harrison pour se battre contre les Britanniques, comme son père Clément et sa mère Hélène l'avaient fait avant lui. Pas contre les Indiens.

Si les Américains s'en prenaient ainsi aux Shawnees, c'était par pure volonté d'élargir leur territoire vers l'ouest en dépossédant de leurs terres ceux qui les occupaient de plein droit depuis des millénaires. Au fond, ces pauvres indigènes étaient victimes de l'avidité des hommes du Congrès américain, tout comme les colons du Bas-Canada avaient été spoliés par les Britanniques. Non, ce combat, il ne l'aimait pas. Ce n'était pas le sien. Lui se battait pour la liberté et l'indépendance des gens, pour libérer les siens de l'emprise des Habits rouges. Il rêvait que le Bas-Canada dont il était issu entre dans la nouvelle république des colonies. C'était uniquement dans ce but qu'il s'était fait soldat américain.

Il hésita un instant de trop. Lorsqu'il releva enfin la tête, une dizaine de guerriers silencieux et menaçants l'entouraient, leurs armes brandies dans sa direction. Leurs corps étaient couverts de peintures de guerre et leurs visages grimaçaient de colère. Tous le fixaient avec une expression de haine appuyée, les muscles tendus, impatients de se relâcher, prêts à le tuer. Il ne restait que lui de cette armée d'incendiaires qui avait rasé leur village. Marc-Antoine sentit leur mépris jusque sur sa peau.

Encerclé de toutes parts, il dut vite rendre les armes. On le ligota, puis on le força à avancer sous les pointes de lance au milieu des combattants shawnees. Il sentait les piques acérées dans son dos.

Le corps de Kaya fut déposé sur sa monture, tandis que le chef de bande ouvrait la marche. Lorsqu'ils arrivèrent au nouveau campement de la tribu, on jeta Marc-Antoine au fond d'une hutte carrée faite de branches entrelacées et recouverte d'écorces qui sentaient encore la sève. Dos à l'ouverture de sa prison et retenu par des liens à la poutre centrale, il ne voyait rien du va-et-vient bruyant et constant au-dehors. Seule son ouïe lui permettait de percevoir l'action fébrile aux alentours.

Les Shawnees, de toute évidence, construisaient un nouveau village le long de la rivière Tippecanoe, à quelques lieues de leur ancien campement brûlé. Ils n'avaient pas perdu de temps, s'activaient comme une ruche d'abeilles. Un feu crépitait en

permanence au milieu de ces allées et venues incessantes. Marc-Antoine entendait les voix des femmes et des enfants affairés au transport des matériaux ainsi que le son des machettes qui abattaient les branches.

À la tombée du jour, la musique inquiétante des danses guerrières et des chants de bravoure avait pris le relais. Les choses se répétèrent ainsi pendant toute une semaine. On lui apportait à manger et à boire, puis on le laissait seul des journées entières à fixer le fond de sa hutte.

Un soir, l'animation fut à son comble. Marc-Antoine sentait jusque dans son corps le rythme agressant des tam-tams et l'écho des cris aigus et virils des jeunes guerriers. Ils chantaient pour se donner de la force et du courage, et leurs chants aux accents gutturaux n'annonçaient rien de bon. Il comprit que tout ce tintamarre lui était destiné quand deux hommes vinrent trancher ses liens pour l'entraîner hors de son cachot. On l'attacha à un pieu planté au milieu de l'assemblée, juste derrière l'immense brasier éclairant la place de ses lueurs lugubres. Tous les habitants du village étaient réunis en un large cercle.

Alors, les jeunes combattants se mirent à tourner, agressifs, autour de lui. Le faîte des grands arbres se détachait, éclairé par les flammes, sur un fond de ciel piqué d'étoiles. Tous semblaient attendre quelque chose de la plus haute importance. Marc-Antoine ne put s'empêcher de penser qu'on se préparait à le mettre à mort. De jeunes adultes, par bravade, exécutaient des danses inquiétantes en le frôlant de leurs lances effilées.

Marc-Antoine reconnut la belle Kaya dans l'assistance. Elle le regardait avec inquiétude et douleur. Son visage trahissait de la tendresse et de la reconnaissance à son égard. Mais son expression inquiète augurait mal. Il devina que cette assemblée lui préparait un sort funeste. On allait sans doute lui faire payer les crimes des Yankees incendiaires. Bien en vue sur son promontoire recouvert d'une peau de jaguar, Lalawethika, surnommé le Prophète, dominait la place. Il avait un visage menaçant avec son œil droit toujours clos, séquelle d'un accident de jeunesse.

Cet homme avait joué un rôle de premier plan dans l'unification des tribus shawnees. Autrefois alcoolique comme beaucoup des siens, il avait bu pour calmer sa haine des Yankees qui semaient la mort parmi eux en leur donnant la fièvre, sans guérison possible, et en introduisant l'eau-de-vie dans leurs coutumes. Ces Américains les dépossédaient de leurs terres de chasse pour quelques bouteilles de rhum. Il s'était enivré pour engourdir son désespoir devant l'extinction annoncée de son peuple. Les Shawnees n'étaient ni assez nombreux ni assez bien armés pour pouvoir repousser leurs envahisseurs. Ils étaient surtout désunis.

Un jour, alors qu'on le croyait mourant, Lalawethika vit en songe l'unification de toutes les tribus shawnees. Il déclara, en proie à l'exaltation, qu'il venait de renaître dans la peau d'un homme nouveau et que les esprits lui parlaient. Il se mit alors à prêcher avec émotion. Il dénonça les maux terribles qu'étaient l'alcool, la malhonnêteté, la calomnie et, surtout, la perte irréparable des traditions ancestrales. Les esprits des morts lui avaient demandé de réunir toutes les forces indiennes pour chasser les intrus. À partir de ce jour, il renonça à boire et se métamorphosa en prophète, annonçant la victoire prochaine à toutes les tribus qui se rangeraient sous les ordres de Tecumseh, son frère de sang.

Celui-ci était, pour sa part, un chef naturel et un stratège militaire de grand talent. Ce fut donc lui qui se mit à l'œuvre pour faire entendre à chaque tribu qu'elle avait intérêt à s'unir aux autres pour survivre face aux envahisseurs. Il fut le premier à comprendre que William Henry Harrison forçait chaque village à lui céder son territoire.

Tecumseh rencontra le général américain à Vincennes au mois d'août de cette année-là, mais il mit fin abruptement aux discussions. Il se leva et prévint Harrison qu'il devrait affronter les diverses tribus indiennes réunies en une seule armée et qu'il vivrait l'enfer. Le grand chef shawnee fit toutefois l'erreur de dire à Harrison qu'il s'absenterait un long moment de son village. Le général yankee en profita pour déployer ses troupes à proximité

du village du Prophète, à la confluence des rivières Tippecanoe et Wabash.

Tecumseh était allé recruter ses frères et réclamer des pourparlers avec les Britanniques. En partant, il exigea de Lalawethika qu'il attende son retour avant d'attaquer les soldats yankees. Mais, cédant à l'enthousiasme et à l'impatience de ses jeunes guerriers, le Prophète désobéit aux ordres de son chef. Dans la frénésie générale, il avait eu une nouvelle vision selon laquelle les balles de l'ennemi ne pourraient pas atteindre ses braves combattants.

En conséquence, vers les quatre heures du matin, il ordonna l'assaut contre le campement militaire de Harrison, au plus grand plaisir des jeunes guerriers. Cette attaque impromptue se solda malheureusement par de nombreux blessés et plusieurs morts dans les deux camps. Le saccage et l'incendie de tous les wigwams de son village suivirent le lendemain matin, en représailles. C'était à cette occasion que Marc-Antoine avait été capturé.

Le soir de son retour, quand Tecumseh apparut devant le village assemblé, il prit note de la présence du prisonnier blanc. On l'informa de la bataille menée à l'encontre de ses ordres, expliquant, par le fait même, la destruction complète de leur agglomération de huttes. On lui rapporta aussi dans quelles circonstances l'homme blanc avait été capturé. Il avait voulu sauver la vie de Kaya, restée piégée dans le village en flammes. Ce geste du soldat yankee laissait Tecumseh songeur.

Lalawethika était honteux et se sentait coupable d'avoir donné l'ordre d'attaquer malgré les directives de son frère. Celui-ci, d'abord en colère, fut magnanime et lui pardonna son erreur. Mais il déclara qu'il serait le seul à décider du sort du prisonnier. Il voulait d'abord l'interroger et exigea qu'on le ramène dans sa hutte, malgré les protestations de l'assistance qu'on privait de son spectacle. Seule Kaya manifesta de la joie en voyant ce revirement. C'est ainsi que Marc-Antoine ne fut pas mis à mort ce soir-là, car, comme il l'apprit plus tard, c'était pour l'exécuter dans les pires souffrances qu'on l'avait ainsi tiré de sa prison et attaché à un pieu.

Le lendemain, Tecumseh lui rendit visite dans sa hutte et demanda qu'on lui retire les liens qu'il avait aux poignets et aux pieds.

— Pourquoi t'es-tu porté au secours de Kaya ? dit-il.

— Je suis un descendant de colons français, répondit le prisonnier, et si je me suis engagé dans l'armée yankee, c'est parce que ses chefs souhaitent chasser les Britanniques de l'Amérique du Nord. Mais je ne partage pas les visées américaines qui consistent à s'attaquer aux vôtres. Je déplore qu'on veuille vous prendre vos terres et tuer vos gens. Votre sort ressemble à celui que les Britanniques ont fait subir aux miens en les soumettant à leur gouverne et à leurs intérêts. Je vous le dis : pourquoi aurais-je laissé cette jeune femme innocente périr au nom d'un combat qui me semble injuste et qui ne la concerne pas le moins du monde ? J'hésitais entre faire d'elle ma prisonnière et l'abandonner à son sort. C'est à ce moment que vos guerriers m'ont capturé.

Tecumseh l'écouta sans l'interrompre. Il semblait profondément surpris par sa réponse.

— Tu prétends donc ne pas être mon ennemi ?

— Oui. Bien que l'armée dont je fais partie ne pense absolument pas comme moi.

— Malgré ce que tu declares, nous ne pourrons pas être amis, reprit Tecumseh. Tu veux chasser les Anglais de chez toi, mais moi j'ai besoin d'eux pour arrêter la marche des Yankees vers le couchant. Leur avidité n'a pas de limites. Ils veulent nous arracher toutes nos terres à l'Ouest depuis que la Louisiane leur appartient.

Marc-Antoine comprit que le chef avait raison. Un fossé profond séparait leurs deux visions du combat. Personnellement, il œuvrait à chasser les Britanniques de l'Amérique, mais Tecumseh, lui, voulait se servir d'eux pour tenir tête aux Américains. Le chef shawnee enchaîna :

— J'ai du mal à comprendre ton attitude face aux Habits rouges. Plusieurs des tiens, dans le Bas-Canada, les ont déjà ralliés. Si les Anglais étaient leurs ennemis, comme tu le prétends,

pourquoi accepteraient-ils de les appuyer dans leur guerre contre les Yankees ?

— Ces alliances des colons français du Bas-Canada avec les Anglais sont, selon moi, beaucoup moins sérieuses et répandues que vous le laissez entendre. C'est l'affaire d'une petite bande de gens fortunés qui cherche à se faire une place auprès des autorités anglaises. Les gens ordinaires, eux, autant que moi, seraient très heureux de voir déguerpir les Anglais.

— Si tu veux gagner ta guerre, il te faudra commencer par convaincre les tiens de ne pas appuyer les Habits rouges, ne crois-tu pas ?

Marc-Antoine en fut déstabilisé. Il réalisait que le chef indien pouvait bien avoir raison. Sa mère, Hélène, lui avait parlé jadis de cette division néfaste des gens de l'Amérique française. Elle lui avait raconté en détail la bataille dans la maison du capitaine de milice Blais au cours de laquelle des frères avaient fait feu sur leurs frères, et des pères sur leurs fils. Une véritable honte. La marque d'une société brisée, manipulée par les vainqueurs et tous ceux qui s'alliaient à leur pouvoir.

— J'espère que vous vous trompez à propos des gens de chez moi, déclara Marc-Antoine.

— Pense ce que tu voudras. Mes sources sont crédibles. Par contre, moi non plus je ne veux pas me battre contre toi qui luttas pour ta liberté et ton indépendance au même titre que nous. J'ai seulement besoin des Anglais pour gagner ma guerre contre ceux qui désirent envahir nos territoires et chasser nos tribus. Si tu me jures sur l'honneur que tu ne retourneras pas vers l'armée américaine, qui, elle, est mon ennemie jurée, je te rendrai ton cheval et je te laisserai partir d'ici comme si tu étais mon frère. Tu as sauvé Kaya d'une mort certaine. Elle m'a dit que désormais sa vie t'appartenait. J'ai donc une dette envers toi. À mon tour, j'empêcherai les miens de te mettre à mort, je te rendrai ta liberté.

« Kaya est une Seneca, ajouta Tecumseh. Ses parents ont été tués et elle a été faite prisonnière lors de l'assaut de Battle Ground. Étant donné que les Senecas, avec leur chef Red Jacket,

sont passés du côté américain, je ne la retiendrai pas si tu la veux. Elle pense comme toi et comme Red Jacket : elle hait les Anglais, car ils ne savent pas tenir parole selon les gens de sa tribu. Sa vie est à toi. Fais-en ce que tu veux.

— Tout ce que je peux vous promettre, lui répondit Marc-Antoine, c'est de ne plus prendre part aux combats que livrent les Américains contre votre peuple. Pour le reste, je ne veux rien. Je suis heureux d'avoir sauvé Kaya, mais je ne considère pas que sa vie m'appartient pour autant. Une chose est certaine, toutefois : je continuerai à me battre contre les Anglais même si vous en faites vos alliés. Je veux les chasser de nos terres et y établir un régime plus juste, comme la démocratie des Yankees. C'est mon plus grand souhait.

Le jour même, Tecumseh lui fit apporter sa cavale. Il donna l'ordre qu'on lui rende son fusil, son couteau, et qu'on lui remette des vivres pour le voyage. La population du bourg protesta timidement en le voyant partir, mais Tecumseh avait sur tous un ascendant bien suffisant pour les faire taire. Lalawethika, voulant racheter sa bévue auprès de son frère, en rajouta pour l'appuyer. Il parla des desseins souvent incompréhensibles et mystérieux des esprits qui avaient décrété la libération du prisonnier, et il parvint ainsi à calmer les protestataires.

Kaya allait mieux et ses blessures étaient presque guéries. Elle était magnifique dans sa tunique de daim toute neuve. Ses cheveux noirs étaient ceints d'un ruban de couleurs, et elle arborait un sourire triste qui laissait voir des dents blanches contrastant avec sa belle peau ambrée. Quand Marc-Antoine enfourcha sa monture, elle s'approcha de lui et lui prit la main pour la porter à sa joue en signe d'affection et de remerciement. Pleins d'eau, ses yeux couleur émeraude semblaient le supplier de la prendre avec lui. Sans comprendre vraiment toute la portée de cette marque d'affection, il en fut ému.



Le dernier volume d'une épopée  
amoureuse et révolutionnaire

1812

LE CHANT DU VIOLON ÉCARLATE

Trente ans après les événements du tome 2, les Américains tentent une seconde fois de s'emparer des territoires du nord de l'Amérique. C'est l'occasion qu'attendait Marc-Antoine, le fils d'Hélène Clermont et de Clément Gosselin, réfugié aux États-Unis depuis l'échec du premier assaut en 1776 et devenu soldat chez les Yankees. Dans le but de soulever l'esprit révolutionnaire de ses compatriotes, il se rend à Montréal. Il sera de l'émeute de Lachine, où sa tête sera mise à prix par les Habits rouges, et de la bataille de la Châteauguay. Trouvera-t-il la paix au bout de son combat ?

Le cœur de Marc-Antoine est convoité par trois femmes — la rebelle rousse Irish, Marie-Pierre et Kaya, la jeune Seneca — qui, dans leur rivalité, lui feront vivre de nombreuses turbulences amoureuses, des passions aussi vives que le rêve de rébellion né au lendemain de la Conquête.

*Un récit d'aventures passionnant qui permet de revisiter une page capitale et très peu connue de cette grande et sombre histoire qui a fait le Québec d'aujourd'hui.*



Publicitaire, scénariste, réalisateur, producteur et metteur en scène, Marcel Lefebvre est surtout parolier de quelques-unes des chansons québécoises les plus célèbres, popularisées entre autres par Jean Lapointe, Céline Dion, Roch Voisine, Ginette Reno et Diane Dufresne. Après *Les Amants de 1837*, paru chez Libre Expression en 2011, il signe en 2013 les deux premiers tomes de la trilogie *La Rebelle et le Yankee*.

[MarcelLefebvre.com](http://MarcelLefebvre.com)